

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 43, numéro 1, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103848ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103848ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1975). Pages de journal. *Assurances*, 43(1), 79–98.  
<https://doi.org/10.7202/1103848ar>

# Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

**8 avril 1973**

Germaine et moi sommes allés voir au cinéma de Sainte-Adèle, « La Mort d'un bûcheron », film de Carle qu'on présentera au Festival de Cannes, paraît-il. Nous en sommes un peu étonnés, car si l'œuvre a des qualités picturales indéniables, si le jeu est bon — de Denise Filiatrault dans le rôle d'une tenancière au parler cru à Willie Lamothe dans celui d'un propriétaire de boîte de nuit, on se demande comment le jury de Cannes s'en tirera avec une langue assez drôle, mais souvent incompréhensible, remplie de mots qui viennent aussi bien de l'anglais que du fonds local.

79

Dans le film, il y a des traits heureux et une histoire qui se tient assez bien, comme les seins de l'aimable Carole Laure d'ailleurs, mais quel climat malsain il révèle ! Dans la salle de Sainte-Adèle, l'âge moyen devait être de douze à quatorze ans. Quelle responsabilité envers ces enfants prend ce fils de Syrien inculte et désagréable qui trône à la caisse ! En laissant entrer ces jeunes à des spectacles destinés à des adultes, il contribue à un enseignement qui n'est pas sain. Ce sang, cette atmosphère de crime et de bordel, ces photos assez belles où Carole Laure évolue, toutes voiles dehors devant un vieux monsieur impuissant et jouisseur, ces complaisances de François Paradis, l'utilisation qu'il fait de Maria Chapdelaine et de ses déshabillages, tout cela n'a sûrement rien de bon pour ces enfants qui nous entourent. On les sent tendus à leur rire intempestif, devant un spectacle qui n'est pas encore pour eux. Ils en verront bien d'autres, face à cette censure qui accepte tout, de peur qu'on ne la blâme. Peut-être ! Mais comme on établit ainsi un terrain propice à toutes les folies précoces ! Il faut les préparer à d'autres spectacles qu'à ceux de la famille, dans une société qui évolue, comme on vaccine l'enfant contre les maladies contagieuses, pense-t-on. Peut-être, mais si le vaccin empêche ou enrayer la contagion, je crains fort que des thèmes comme ceux de « La mort d'un bûcheron » ne contribuent à saper une santé morale, dont on aurait grand besoin chez les jeunes en ce moment. Raisonner ainsi, n'est-ce pas revenir bien loin en arrière, à l'époque où l'on parlait des turpitudes des Goncourt

et des horreurs de Zola? Eux aussi étaient précis dans leurs descriptions, mais à de rares exceptions, on ne les lisait pas à douze ans et il n'y avait pas dans leurs œuvres l'évocation insidieuse de l'image, comme on la conçoit actuellement.

Mais, peut-être suis-je dans le train des doublés dont parle Sacha Guitry, dans « Un homme d'hier et une femme d'aujourd'hui ».



80

On a dévoilé récemment la maquette de ce que sera l'hôtel Méridien dans le complexe de la Place Desjardins. Il y a là un événement qui ne manque pas d'importance. D'abord parce qu'il est une autre manifestation de la collaboration France-Québec, puis également parce qu'il est une étape de l'essor de l'est de Montréal. Pendant longtemps, seul l'ouest se développa en vertu d'une bien curieuse marche vers le soleil couchant, que l'on constate dans toutes les grandes villes. Puis, on annonça un grand hôtel nouveau dans le complexe Dupuis Frères, puis celui des Caisses Populaires. Il restera maintenant à peupler le quartier où Radio-Canada s'est installé sous l'influence de son député-ministre. Depuis deux ans, rien ne bouge de ce côté, mais il n'y a pas de raison que les choses ne changent pas pour accueillir la faune de la radio-télévision, fantaisiste, bouillonnante et pour qui la dépense ne compte guère.

Pour attirer la clientèle de l'extérieur de la ville, le groupe Dupuis a accepté de collaborer avec les Holiday Inns. Quant à Place Desjardins, en se joignant à la chaîne des hôtels Méridiens, elle aura de son côté les collaborations qu'Air France lui assurera; ce qui n'est pas un apport négligeable.

### 19 avril

En 1972, on a célébré le centenaire de l'École Libre des Sciences Politiques, devenue après la guerre de 1939, l'Institut d'Études Politique de Paris. Si j'en parle ici, c'est que Jacques et Alice sont parmi leurs anciens élèves, mais surtout pour rappeler ce que l'École a été pour un groupe important d'intellectuels canadiens, celui de l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal en particulier. Édouard Montpetit fut le premier à la fréquenter avant la guerre de 1914. Sous Lomer Gouin, la province l'avait envoyé étudier en Europe ce qu'on

nommait alors l'économie politique. L'intention c'était que Monsieur Montpetit à son retour enseignât cette matière aux H.E.C., dont on venait de décider la fondation, malgré les critiques et les gorges-chaudes de l'opposition. Monsieur Montpetit tira le maximum de cette formation brillante, pas nécessairement superficielle, mais dispensée comme la concevait l'époque, c'est-à-dire en donnant autant d'importance au fond qu'à la forme. On n'évitait pas nécessairement les chiffres, mais on les reléguait au second plan pour ne pas trop alourdir le texte: la statistique étant plus une aide, un accessoire ou un adjuvant qu'un élément primordial. Ce en quoi on n'avait pas entièrement tort, même si on s'est rapidement rendu compte par la suite que l'appareil mathématique était nécessaire pour étayer un raisonnement et pour donner à l'étude des problèmes économiques une armature qui en fasse autre chose qu'un brillant exposé. Je ne pense pas me tromper en croyant que, dans l'histoire de l'École des Sciences Politiques il y a eu deux étapes: celle d'avant 1945 où l'aspect théorique primait, avec des esprits recherchant d'abord les causes essentielles, ce qui était le triomphe de l'idée générale. Puis, l'évolution d'après-guerre qui transforma l'École des Sciences Politiques en l'Institut d'Études Politiques et son complément, l'École Nationale d'Administration, les deux orientant leurs sujets bien différemment. Cette dernière, en effet, préparait ses élèves aux carrières les plus en vue de l'administration et constituait, avec ses diplômés, presque un état dans l'administration des choses de l'État.

L'École des Sciences Politiques exerça donc une influence profonde sur l'enseignement des sciences économiques au Canada et, en particulier, à l'École des H.E.C. Après Édouard Montpetit, ce fut Jean Désy qui en revint, puis François-Albert Angers, puis Roland Parenteau, puis Pierre Harvey, Jacques Parizeau, Bernard Bonin et d'autres. Certains, passés par là, bifurquèrent vers Londres. D'autres s'orientèrent vers les États-Unis, attirés par Harvard ou Columbia. Et c'est ainsi qu'aux H.E.C. de Montréal, les influences s'opposèrent: méthodes européennes et méthodes américaines se heurtant ou se complétant. Il en est sorti des orientations différentes que nous, les *anciens*, surveillons de loin avec un peu d'inquiétude comme la poule suit l'évolution sur l'eau des canards qu'elle a couvés.



En assistant aux fêtes qui ont rappelé en décembre 1972 la fondation de l'École Libre des Sciences Politiques, le président de la République, Monsieur Georges Pompidou, s'est exprimé ainsi :

« En me demandant de présider la cérémonie pour la célébration du centenaire de l'École Libre des Sciences Politiques, votre bureau n'a pas fait appel à un des anciens élèves les plus studieux. Normalien, il me prit envie d'obtenir le diplôme d'une école dont le prestige me paraissait à l'opposé de celui de Normale. L'exemple m'en était donné par quelques camarades dont Louis Poirier, illustre sous le pseudonyme de Julien Gracq ou René Brouillet, aujourd'hui ambassadeur au Vatican. Mais nous estimions, rue d'Ulm, être dans le sanctuaire du travail, de la vraie culture et des fils du peuple. Nous considérions la rue Saint-Guillaume comme celui de la bourgeoisie, de la superficialité et du farniente. Quand je pris contact avec les sciences po, la lecture des programmes modifia quelque peu mes idées. Certes, les étudiants appartenaient en très grande majorité à la bourgeoisie, mais il me sembla que beaucoup travaillaient et qu'il y avait énormément à apprendre. »

C'est ce que constatèrent ces Canadiens, venus d'un pays britannique, mais formés à la française et attirés par la formation générale qu'on donnait encore à l'École Libre. Beaucoup la condamnent maintenant, tandis que d'autres, comme moi, l'apprécient parce qu'elle hait les recettes et parce qu'elle donne une ouverture sur le monde des idées, qu'il est toujours temps de compléter soi-même, plus tard, par une formation continue, suivant la réalité de près.

Chose très curieuse, l'École de Chicago, depuis quelques années, revient à d'autres conceptions que celle des cas, qui est le grand cheval de bataille d'Harvard. Or, Chicago ne se veut pas plus éloignée de la réalité que Harvard. Mais ses dirigeants se disent que ce qui compte c'est avant tout d'apprendre à raisonner. L'École ne nie pas la connaissance des faits, mais elle demande qu'on les analyse, qu'on les raisonne sans tenter de les maîtriser ou de les apprendre avant de pouvoir les juger. Évidemment, l'intelligence se moque de cette querelle. C'est elle qui maîtrise, décide, fait avancer, mais il est bon que tout cela se fasse avec une méthode de travail particulière: celle de Chicago diront les uns ou celle de Harvard répondront les autres. Personnellement, je ne pense pas que, nécessairement et isolément, l'une ou l'autre doit avoir préséance. Quand je réfléchis à la formation que l'on m'a donnée à l'université, j'ai tendance à remercier ceux qui m'ont apporté des directives, dans un esprit théorique qui m'a ouvert bien utilement les portes de la connaissance, en évitant soigneusement les recettes.

Pendant que j'écrivais ces notes, sur des idées venues de bien loin derrière, je ne pensais pas à la bouilloire électrique dans laquelle à la cuisine, je faisais chauffer l'eau de mon thé. Elle veillait heureusement et quand l'eau se fut évaporée, elle s'arrêta automatiquement pour éviter de s'abîmer au point de ne plus être réparable. Comme sont précieux ces accessoires, mis à notre disposition par des gens ingénieux qui savent les hommes faillibles. Je pense aussi au dictaphone qui discrètement m'avertit que je peux commencer à dicter, mais aussi que je dois arrêter à un moment donné. Je songe aussi au feu rouge de ma voiture qui me rappelle que le réservoir est sur le point d'être vide ou qu'il se passe quelque chose d'anormal. Une ampoule s'allume sur le tableau de bord pour m'indiquer une erreur ou une fausse manœuvre. Comme sont précieux ces avis silencieux donnés aux distraits, aux maladroits, à ceux qui s'enfoncent trop profondément dans un raisonnement ou dans leurs réflexions pour suivre la marche des choses.

Autre adjuvant bien utile, les femmes qui, avec une prescience très sûre, jugent sans pitié celui qui se trompe; pourvu qu'elles ne soient pas en cause directement, car, alors, elles errent tout aussi facilement et, peut-être davantage, que les hommes.



Je lis en ce moment un petit ouvrage bien intéressant sur la Place Royale,<sup>1</sup> qui, à Paris, s'est appelée Place des Nymphes et Place de la Cajolerie à une époque où les précieuses ridicules régnaient sur le bon langage. Comme nous allons nous y promener souvent Germaine et moi, je relis ces textes qui évoquent les gens et les fastes du lieu.

La Place des Vosges — car c'est ainsi qu'on la nomme depuis 1870 — est un ensemble architectural assez extraordinaire. Imaginé par Sully, il fut réalisé sous Louis XIII. Pendant longtemps, une statue de bronze présenta le faible roi (à qui on voulait faire un *built-up*, comme on dit maintenant) sous l'aspect d'un soldat romain à l'allure martiale. Puis, la statue fut fondue au moment de la révolution pour faire des balles. Dans la Place, il reste des arbres et des pelouses qui lui donneraient un aspect plus modeste et tranquille si elle n'était peuplée par des gosses et des pigeons. Dans le livre de René-Louis Doyon<sup>1</sup>, on rappelle certains de ceux qui ont vécu derrière les facades de brique rose. L'auteur évoque, par exemple, la grande ombre de

<sup>1</sup> Le Marais de Paris par René-Louis Doyon.

Victor Hugo qui a habité au numéro 8, dans un logement encombré de tout ce bric-à-brac qu'on aimait au milieu du siècle dernier et que Hugo affectionnait. Le logement est devenu le musée Hugo. D'immeuble en immeuble, l'auteur nous promène en nous signalant ceux qui y ont habité. L'histoire de la Place se rattache ainsi à Marion de Lorme, à Ninon de Lenclos et à quelque évêque ou cardinal dont le nom a sombré dans l'oubli, ou à Victor Hugo, dont le souvenir est ici partout. C'est en évoquant leur nom qu'on revit l'histoire d'un quartier, d'une ville, d'un pays, avec l'homme qui y a vécu, qui y a souffert, qui y a agi, durant sa vie, ou durant une période particulièrement active de son existence. C'est au numéro 8 de la Place des Vosges que Hugo a écrit quelques-unes de ses plus belles œuvres. Et c'est pour cela qu'on y a logé le musée.



Qui rappelle ainsi les hôtes de certaines vieilles maisons évoque l'histoire même de la ville, en ce qu'elle a de plus humain, de plus près de nous.

Et c'est pourquoi quand je me suis penché sur la vie d'Augustin-Norbert Morin, j'ai tenu à visiter aussi bien la maison qu'il a eue à Québec que la maison de bois de Sainte-Adèle, où j'ai retrouvé son souvenir. Par les habitants de cette maison de Québec, on trouve la trace de bien des gens qui ont fait la ville. Par l'étude de leur vie intellectuelle, conjugale et professionnelle, on pourrait faire revivre une société qui, trop souvent dans l'histoire officielle, tient peu de place.

### 20 avril

Dans un discours qu'il a prononcé à la fin de novembre 1972, le président Pompidou a cité un texte de Maurras, tout en s'excusant de le faire, lui chef de la République qui ne partage aucune ou presque aucune des opinions politiques du grand Royaliste.

« Maurras, a-t-il dit, a dans *Kiel et Tanger*, dès 1919, prévu le monde actuel, je cite : « Composé de deux systèmes, plusieurs empires avec un certain nombre de nationalités, petites ou moyennes dans les entre-deux ». Un monde ainsi formé, continue Maurras, ne sera pas des plus tranquilles. Les faibles iront aux faibles, les puissants aux puissants et la paix des uns et des autres ne reposera guère que sur la terreur qu'auront su s'inspirer réciproquement les colosses ».

C'est bien là, n'est-ce pas, ajoute le président Pompidou, ce que nous voyons actuellement ?

De quelle prescience faisait preuve cet intellectuel, emmuré dans son intransigeance royaliste, mais voyant bien par la fenêtre ce qui se passait à l'extérieur et ce qui s'annonçait.

Au cours d'un travail qu'il a présenté sur la littérature contemporaine à la Société Royale du Canada, Naïm Kattan a affirmé à un moment donné que les écrivains canadiens ont subi l'influence de Maurras entre 1920 et 1930. À moins que ma mémoire ne me trahisse, je ne le crois pas. Il y en a bien eu quelques-uns qui étaient royalistes, ou de tendances maurrassiennes. Mais bien peu, me semble-t-il. Il faudrait que j'en parle à J.B., grand admirateur du prince Henri de France et qui, lui, je pense a été assez près de l'*Action Française*, avec quelques-uns de ses amis.

85

Il ne faudrait pas confondre l'*Action Française* — journal français — et l'*Action Française*, revue canadienne longtemps dirigée par l'abbé Lionel Groulx. L'A. F. du Canada était l'organe du groupe nationaliste canadien, très loin du parti royaliste français, même si plusieurs de ses membres lisaient Maurras, sans aucun doute, mais sans en subir l'influence au point de vue politique.

### 21 avril

Je suis allé au village ce matin pour y faire laver ma voiture dans un garage où on recevait le chaland au profit du tiers-monde... Il y avait là des garçons et des filles qui nettoyaient à grande eau les voitures qu'on leur laissait, armés qui d'un torchon, qui d'un boyau, qui du savon. Et, ma fois, ils faisaient très bien leur travail. J'aime cette bonne volonté des gosses qui, le Samedi Saint, se livrent gratuitement à une besogne sans aucun intérêt, au bénéfice des autres. J'étais presque ému de voir comme cette jeunesse qui, parfois, nous affole, peut se dévouer quand on le lui demande, sans s'accompagner de musique syncopée, de guitare touchée par des barbus à l'air égaré ou sortis, semble-t-il, de quelque cour des miracles.

Je pense que c'est par le dévouement et l'enthousiasme qu'on peut tirer beaucoup de ces gosses de riches dont on dit tant de mal. S'ils le méritent parfois, ils ont eux aussi un fond de générosité et de gentillesse, que canalise devant moi aujourd'hui cette grande fille qui

semble savoir diriger. Chose curieuse, cette bonne volonté s'emploie parfois, il est vrai, à contre-courant du milieu où les jeunes vivent. Alors, ils deviennent plus vulgaires, plus violents, plus déchaînés que les autres, par réaction sans doute.



Un peu plus loin, j'ai causé longuement avec M., ex-pharmacien. Il a élevé ce village de Séraphin qui, chaque été, est envahi à son bénéfice par une clientèle abondante.

86

Il en a repris l'idée, en invitant les gens à visiter le village reconstitué, où l'on retrouve les personnages imaginés par Claude-Henri Grignon et qui ont tant plu à ses auditeurs de la télévision. Cette durée dans le temps serait assez étonnante si, intelligemment, M. n'avait compris le parti à tirer d'un nom, d'un homme et d'une intrigue qui rattache bien des auditeurs à leur passé, la plupart des citadins n'étant séparés de leur origine rurale que par une génération, deux peut-être. Et puis, il y a le déjeuner de mets canadiens que M. a voulu offrir à ces gens venus de loin pour revivre un aspect de leur passé. Si Séraphin n'a pas existé, Claude-Henri Grignon a imaginé assez bien le type de l'avare et l'atmosphère du pays laurentien. Son père, médecin, a vécu cette époque. Parmi les choses que Grignon raconte, beaucoup sont tirées de ses souvenirs ou de ce livre de comptes où le médecin notait ce qu'on lui devait, ce qu'il dépensait et assez de choses pour permettre de revivre une époque héroïque, que le curé Labelle a animée avec sa bonhomie, sa connaissance des gens, son grand désir de les pousser vers ces régions au sol pauvre qu'il s'acharnait à vouloir leur faire cultiver. Les descendants ont recueilli l'héritage, non pour le faire valoir au niveau de l'agriculture, ce qui était presque insensé sur cette terre caillouteuse et rabotée par des glaciers, mais dans un tout autre climat.

Sans qu'il y ait eu miracle ou intervention du Très-Haut, la misère des gens a fait place à une prospérité variable suivant l'abondance de la neige l'hiver et le beau temps l'été, quand, de la ville, les hordes bénéfiques de skieurs et de vacanciers envahissent la région. Et c'est ainsi que le pays est devenu prospère.

Le curé Labelle s'était lourdement trompé de son vivant; mais le présent lui a donné raison, même si l'économie du pays a pris un tout autre aspect que celui auquel il avait songé.



M. m'a parlé avec amusement et un peu d'aigreur de l'attitude de ses collègues et amis pharmaciens quand ils ont su qu'il vendait sa pharmacie et devenait homme d'affaires. Pour eux, ils ne comprenaient pas qu'il pût échanger la defroque du professionnel contre celle de l'homme du négoce. C'était déchoir. « Ils ne saisissaient pas du tout l'intérêt que je pouvais prendre aux affaires, me dit-il. Pour eux, c'était me déprécier ».

On peut trouver là une autre conception de la vie, comme on la voit dans le milieu bourgeois du Canada français. On la retrouve dans bien d'autres milieux. Ainsi, dans celui des sciences sociales où l'on accepte tous les étudiants qui paraissent avoir la préparation voulue, sans se poser de questions pour l'avenir. Qu'en ferez-vous, disais-je jeudi soir, à un sympathique barbu, les relations industrielles et les sciences humaines se dissociant difficilement du poil au menton ? Nous les gardons plus longtemps aux études, me fut-il répondu et nous retardons ainsi leur entrée sur le marché du travail. Mais n'est-ce pas reculer pour avoir encore à sauter ?

87

Gérard Filion a eu un mot cruel, un jour. Il a dit à peu près ceci : « Il va falloir convaincre les Indiens et les Esquimaux de se multiplier si l'on veut justifier l'existence des ethnographes dans notre société. Sinon, ceux-ci seront bientôt plus nombreux que les Amérindiens dont ils sont censés se préoccuper. » C'était un mot, une charge, mais qui était bien près de la réalité. Ceux qui se refusent à la voir, se préparent des lendemains difficiles.

En continuant à former des diplômés en sciences sociales de plus en plus nombreux ne prépare-t-on pas à une situation un peu comparable à celle qui existait en 1837, à la veille de l'Insurrection ? Ne peut-on imaginer, comme alors, des intellectuels faméliques dans une société incapable de les absorber à cause de leur nombre ? Je ne veux pas être pessimiste ou négatif (ce qui est souvent la même chose), mais je crains fort pour l'avenir de ces jeunes gens qu'on oriente vers la sociologie, sans être sûr que leurs facultés trouveront à s'employer dans une société qui a ses limites, quoi qu'on veuille ou qu'on souhaite.



Germaine me dit qu'il est devenu moins coûteux d'acheter de la conserve que des légumes frais, même en saison. Sans doute parce que la conserverie achète ses produits en très grande quantité, au plus creux

de la saison, c'est-à-dire au moment de l'abondance, ou encore, parce qu'elle retient la récolte à l'avance, en l'achetant en bloc. Certaines font aussi cultiver des terres qui leur appartiennent, ce qui n'est peut-être pas la meilleure manière de procéder car si elles parviennent ainsi à surveiller la qualité, elle ne supprime pas les aléas de la saison. Le grand avantage, c'est qu'elles n'ont pas à compter avec les intermédiaires : grossistes et marchands qui pèsent lourds sur la vente au détail. L'abus est de ce côté. La différence entre l'une et l'autre étape de l'opération étant de 50 à 100% selon le cas, producteurs et consommateurs se plaignent tant et plus; l'un de ne recevoir qu'une part insuffisante du prix et l'autre de payer trop cher. Le mal est entre les deux. Pour y faire face on n'a rien trouvé que de fixer le prix à la vente : remède qui, à la longue, est pire que le mal.

C'est de partout que vient la même plainte d'écorchés aux deux extrémités de la chaîne : l'un qui ne reçoit pas assez et l'autre qui paie trop cher le service rendu entre la source de production et le moment de la consommation. Périodiquement, autrefois, on cassait tout en période de pénurie. Il n'y a plus guère de pénurie, il y a simplement abus.

### **23 avril**

Je lis assez irrégulièrement les chroniques d'Edgar Andrew Collard dans *The Montreal Gazette*. Elles vaudraient la peine d'être suivies, car elles apportent chaque semaine une étude sur un moment de l'histoire de Montréal. Celle de samedi dernier était consacrée à sir John Coape Sherbrooke, général de Sa Majesté Britannique, compagnon de Wellington, qui n'hésitait pas à parler de son irascibilité. Il fut gouverneur général du Bas-Canada de 1816 à 1818 et il eut fort à faire pour essayer de faire s'entendre anglophones et francophones. Il n'y réussit pas pour des raisons indépendantes de sa volonté et dont son collègue Craig était en partie responsable. Frappé de paralysie, il rentra en Angleterre et y mourut en 1830.

Il est assez curieux de voir que trois des grandes artères de Montréal rappellent d'anciens gouverneurs de la colonie : Craig que l'on détestait parce qu'il menait les gens du Bas-Canada tambour battant; autre coléreux qui pratiquait l'emprisonnement comme d'autres la magnanimité. Puis, il y eut Sherbrooke qui a laissé son nom à la grande rue menant du bout de l'île à Montréal-Ouest et, enfin, lord Dorchester à qui nous devons cette grande artère où se sont ramassés

les gratte-ciel depuis qu'on l'a élargie. Le boulevard Dorchester rappelle le souvenir de sir Guy Carleton. Devenu lord Dorchester par la suite il fut lieutenant-gouverneur de Québec en 1766, puis fit face aux armées américaines qui s'emparèrent de Montréal et assiégèrent Québec. Dorchester eut l'aide du clergé et de la population, après avoir obtenu l'Acte de Québec en 1774; seconde étape dans l'évolution politique du pays.

Comment se fait-il que trois des plus longues rues de Montréal portent le nom de trois gouverneurs britanniques : l'un qui a joui d'un grand prestige dans la colonie et les deux autres que l'histoire nous a appris à beaucoup moins respecter ? C'est tout simplement qu'à l'époque où les noms ont été attribués, Montréal était sous l'influence de l'élément anglais. Or pour lui, étaient grands ceux que les francophones estimaient médiocrement. Avec les années, les colères et les abus de Craig et de Sherbrooke ne laissèrent aucun souvenir dans l'esprit des habitants de Montréal. Bien peu de gens s'en souviendraient si un vieil homme n'avait, pour terminer sa carrière, décidé de rappeler l'histoire et les fastes de Montréal dans les colonnes d'un journal dont il a été le rédacteur en chef pendant longtemps.

## 27 avril

Parmi les témoignages d'admiration que Madame Albani rappelle dans ses *Mémoires*,<sup>1</sup> il y a un article paru dans *La Patrie* du 16 février 1903, sous la signature de *Madeleine*. Celle-ci était la femme du docteur Wilfrid Huguenin, ami de mes beaux-parents. Lui et elle faisaient un couple un peu désassorti, mais bien agréable, si mes souvenirs sont exacts. Lui était intelligent, charitable, simple, agréable à fréquenter, ne vivant pas de l'exercice de sa profession mais de quelques rentes qui fondirent vite après sa mort. Elle était assez brillante, pleine d'idées, de projets, d'émerveillements que lui fournissait son imagination fertile. Très mêlée aux choses de l'esprit, elle écrivait beaucoup, s'occupait d'œuvres, comme on le faisait dans son monde à l'époque. Il n'y a rien d'étonnant qu'elle ait salué la venue de Madame Albani à Montréal, en rappelant son enthousiasme devant la carrière et le talent de la cantatrice. Elle l'exprime à sa manière, en évoquant quelques souvenirs rattachés à son enfance et à toutes ces vieilles choses qui se trouvaient au grenier de

<sup>1</sup> Aux « Editions du Jour » Montréal 1972. Traduction et commentaires par Gilles Potvin.

la maison de ses parents. C'est là que, par « un petit livre » égaré parmi les soieries fanées et les dentelles vieilles, elle apprend l'existence de la grande cantatrice.

90 On ne peut séparer *Madeleine* d'une époque, celle qui a précédé la guerre de 1914. C'est le moment où la bourgeoisie vivait bien agréablement, dans tous les pays, avec aussi des misères, des tristesses, des dévouements et des joies. *Madeleine* est peut-être un des exemples les plus curieux de sa génération. Elle a écrit abondamment, comme journaliste, mais elle a laissé bien peu de choses : un nom, le souvenir de beaucoup d'intérêt pris à la chose publique, quelques écrits et beaucoup d'articles comme celui que l'on trouve dans les *Mémoires de Madame Albani*. La fantaisie, l'imagination, l'enthousiasme y apparaissent souvent de façon bien agréable.

### 6 mai

Dans le dernier numéro de la *Revue Imperial Oil*, on décrit la vie que mènent les membres d'une équipe à la recherche du pétrole dans les régions nordiques. Quelle existence ! Avec des températures allant de moins 40° à moins 74° Fahrenheit, avec des tempêtes qui isolent l'homme pendant des jours, qui transforment le matériel en blocs de glace et qui rendent inutilisables un outillage délicat et des moteurs sans utilité si on ne les fait fonctionner presque constamment. À quelle tension on est soumis dans ces régions où il faut, pour survivre, faire un effort de tous les instants ! Il faut vraiment y être forcé pour penser qu'on se livre à une pareille entreprise avant même de savoir si on exploitera les dépôts de façon rentable. Il se fait de ce côté un énorme travail parce que les États-Unis exigent un produit qu'il faut leur apporter si l'on veut éviter que le Proche-Orient n'exerce un quasi-monopole sur les sources d'approvisionnement à des conditions de plus en plus strictes. Ces jours derniers, on annonçait que, bientôt, on utiliserait le pétrole non pas uniquement pour procurer aux pays producteurs des royautés de plus en plus élevées, mais pour obtenir des interventions politiques contre Israël.

Malgré le climat et la dureté de l'existence, l'auteur de l'article garde un bon souvenir de ce moment de sa vie. Il écrit ceci : « Il fallait renouveler l'équipe toutes les trois semaines, mais on était fier de son aptitude à survivre, à improviser et à exécuter le travail ». D'autres sont

passés par là, mais comme doit être pénible un effort fait dans des conditions pareilles.



C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma sœur Germaine et de mon frère Marcel : jumeaux dont mon père a parlé dans ses souvenirs et que j'ai évoqués moi-même dans *Joies et Deuils d'une Famille Bourgeoise*. L'autre jour, quand j'ai annoncé à un de mes collègues de la Société Royale du Canada, après la réunion de la section, que je ferais bientôt paraître ce livre sur ma famille, il a eu un ricanement. Ah oui ! a-t-il dit : « Le charme discret de la bourgeoisie ». Sans me fâcher, je lui ai fait observer qu'entre les personnages de Bunuel et ceux que je décrivais, il y avait une bien grande différence. Bunuel présente une bourgeoisie qui, au fond, n'en est vraiment pas : un diplomate qui fait la traite de la drogue et des gens très douteux dans l'ensemble. Il est curieux de voir comme beaucoup d'intellectuels crient haro sur le baudet dès qu'on parle de la bourgeoisie et des bourgeois. Pour eux, il s'agit d'une gent détestable qu'on ne saurait trop vilipender. Je lui ai fait observer que si c'était sa conception de la bourgeoisie, il n'y comprenait pas grand-chose et qu'il lui faudrait se recycler. Sans le bourgeois, notre société ne serait pas actuellement ce qu'elle est. Fait amusant, beaucoup de ces critiques amers sont eux-mêmes des bourgeois; ils vivent en bourgeois, même s'ils ont des idées qui, théoriquement, contredisent cette société d'abondance et ce milieu dont ils tirent le maximum.

91



Quelle sera la carrière de « *Joies et Deuils d'une Famille Bourgeoise* » ? Je ne me fais pas d'illusion. Elle sera brève et peu brillante. Le sujet d'abord, le manque de publicité suffisante ensuite, tout cela empêchera que ce soit un succès de librairie, même si son éditeur m'en fait compliment sans y être tenu puisque, de toute manière, il aurait le contrat d'édition. Il me semble que, sans faire l'éloge de la bourgeoisie, il est possible de l'estimer et de la juger en fonction d'une famille qui a travaillé dans un esprit louable et qui a été utile. Mais cela est-il un argument auprès des bien pensants de gauche ? Je ne le crois pas. L'éditeur va se charger de la vente. Il estime qu'il faudra deux ou trois ans pour écouler tous les exemplaires du tirage. Il est fort possible qu'il en soit ainsi. Ce qui pourrait arriver de mieux, c'est qu'un critique

en parle à la télévision, à la radio ou dans un journal, en bien ou en mal. Peut-être ainsi la curiosité aidant, les gens seraient-ils portés à l'acheter.

Je me demande parfois si je n'ai pas eu tort de livrer au public mes souvenirs familiaux. D'un autre côté, n'est-ce pas par eux que l'historien peut le mieux reconstituer une époque ?

92 A propos de cet auteur régionaliste qu'est Félix-Antoine Savard, Ivanoë Beaulieu écrivait : « Je suis étonné de voir combien peu d'écrivains québécois s'attardent à la rédaction de leur journal et, surtout, combien peu d'entre eux le publient ». Ce qu'il en disait, c'était à l'occasion de *Journal des Souvenirs 1961-62*, que vient de faire paraître Monsieur Savard.



Le recteur de l'Université du Québec vient de démissionner. Le remplacera-t-on facilement ? J'en doute, car rien n'est plus difficile que de trouver un intellectuel qui soit en même temps un homme d'action et qui veuille prendre la direction de ces entreprises de haut savoir où règne sinon la pagaille, du moins une atmosphère de négation et de contestation excessivement désagréable.<sup>1</sup> Il faut ajouter à cela des initiatives, mises de l'avant par des hommes d'imagination, souvent prêts à toutes les audaces. Pris entre eux et les gens de l'extérieur, le chef de l'établissement a une tâche extrêmement difficile. S'il craint certains mouvements qui n'ont trop souvent qu'une faible mesure commune avec l'université et son objet, il ne peut pas mettre un frein trop brutal. Il doit souvent rétablir un équilibre précaire entre les divers éléments de son personnel. S'il veut garder à l'enseignement son caractère universel et empêcher qu'on lui donne une orientation trop tranchée, trop biaisée ou trop orientée vers les extrêmes, on le blâme. On le blâmera également quelles que soient ses initiatives. Tôt ou tard, il se heurtera aux éléments les plus audacieux, mais parfois aussi intellectuellement les plus intéressants, qui choquent et veulent qu'il en soit ainsi, sans tenir compte de ceux qui fournissent les moyens d'action et voient au bien général de l'université.

---

<sup>1</sup> On vient d'annoncer qu'il aurait Robert Després comme successeur. Il y a là un titulaire excellent qui a démontré la qualité de son administration en mettant sur pied la Régie de l'Assurance-Maladie. Il est l'auteur également d'un livre de sociologie du travail. Il s'est fait ainsi la réputation d'un homme d'action, mais aussi d'un intellectuel. C'est un autre disciple du Père Lévesque.

Ah ! quel métier.<sup>1</sup>



Depuis huit jours, on ne parle que de mœurs électorales aux États-Unis et du vol de documents auquel les partisans de Nixon se sont livrés au cours de la dernière campagne électorale. Avec raison, on les blâme d'avoir eu recours à de pareils procédés. Dans les journaux, à la radio et à la télévision, les journalistes crient à l'horreur, à la laideur de tout cela. Mais cela revient toujours à la même chose : ces mœurs électorales on les connaît, on les constate aussi bien dans les milieux gouvernementaux que syndicalistes. On a pris là une équipe sur le fait et on en profite pour réclamer plus d'honnêteté dans les consultations populaires et dans les mœurs électorales. On a raison, mais il faut en revenir à cette constatation de toujours : la politique se fait ainsi, mais il faut éviter d'être pris sur le fait. C'est vraiment trop généraliser que de parler ainsi ? Peut-être pas, mais ces mœurs électorales ne sont-elles pas de tous les temps ? Il y a cent ans, sir John A. MacDonald et George-Étienne Cartier se sont fait prendre la main dans le sac, au moment des élections. Des documents ont démontré qu'ils avaient demandé et reçu de l'argent de celui-là qui devait avoir le contrat de construction du P.C. Les conservateurs ont alors été mis de côté par l'électorat, pour revenir plus forts quelques années après. Qu'arrivera-t-il à Nixon ? Certains de ses plus proches collaborateurs ont été écartés de leur poste. Nixon a expliqué qu'il ignorait tout de l'effraction survenue au poste de commandement des démocrates. Beaucoup de ses auditeurs ne le croient pas. Et cela, c'est bien mauvais pour un pays qui est censé mettre la démocratie sur un piédestal et observer toutes ses règles. Chacun sait que les autres en ont fait autant, sinon pire; mais ils ne se sont pas fait prendre. Et c'est cela qui est très gênant pour les Républicains et momentanément bien favorable pour leurs adversaires. Dans l'intervalle, le chef fait tomber quelques têtes, mais se tient solidement à la rambarde pour ne pas basculer lui-même dans l'opposition avec son parti.

93



En regardant des papiers rapportés de Nice, je trouve le programme d'un concert donné à Roquefort-Les-Pins, par un petit orchestre dont fait partie mon ami Paul Larose. J'ai dit que, pour meubler ses

<sup>1</sup> Dans un journal du matin, on demande un vice-recteur pour l'U.Q.A.M. et un recteur pour Moncton; ce qui indique bien comme ces postes sont difficiles à remplir.

loisirs, il a son violoncelle. Il est ainsi entré dans certains groupes de musiciens avec lesquels il joue bénévolement ici et là; un jour dans une église et un autre dans une pièce que l'on met à la disposition de l'orchestre. J'aurais préféré entendre ces musiciens ailleurs que dans une salle en béton à l'acoustique un peu brutale. Mais ce que j'ai aimé, c'est de voir ces hommes à la retraite qui consentent à agir gratuitement pour le plaisir des autres. À un moment, on passe le chapeau suivant la vieille habitude de l'Église, mais il y a là un simple geste car ce qui passe de l'escarcelle dans le chapeau est mince.

94

Roquefort-Les-Pins est un petit patelin qui se trouve en contrebas du versant où Saint-Paul de Vence est construit. Pour s'y rendre, on passe par Villeneuve et par Cagnes, avec dans le lointain Haut-de-Cagnes et son château construit par les Grimaldi, bien longtemps avant qu'ils ne s'installent à Monaco.



La Société Pro Musica vient de fêter son vingt-cinquième anniversaire, en invitant le quatuor Amadeus à nous donner un programme allant de Mozart à Beethoven. Comme était sobre et belle l'exécution du quatuor en si-bémol majeur, en particulier.

La Société est un autre exemple de ce que font certaines femmes de chez nous qui allient l'intelligence et la ténacité au désir de créer une œuvre. Il y a eu Madame Beaubien avec l'hôpital Saint-Justine, puis Madame David aux Concerts Symphoniques, puis, un peu plus tard, Madame Gendreau avec cette société Pro Musica. Et que dire de toutes ces femmes qui, dans les communautés religieuses, ont multiplié les initiatives et ont mis sur pied un grand nombre d'établissements s'étendant au Canada et parfois à l'Amérique entière. On vient de célébrer, par exemple, le cinquantième anniversaire de la communauté des Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, fondée par Mère Marie Gérin-Lajoie. Issue d'une vieille famille de la bourgeoisie intellectuelle, celle-ci a réalisé la gageure de créer un ordre se préoccupant de la question sociale et faisant son recrutement un peu dans toutes les classes de la société. Patiemment, mais avec un dynamisme extraordinaire, ses sœurs ont couvert la province de maisons qui accueillent et forment des jeunes filles, en les orientant vers les questions sociales, sous la direction d'esprits ouverts et près des réalités.

**3 juin**

Cette année, la Société Royale du Canada s'est réunie à l'Université Queen's à Kingston. Est-ce la chaleur ou le mauvais déjeuner qu'on nous a servi, mais comme certains conférenciers m'ont paru ennuyeux tout à l'heure. J'ai filé aussitôt que je l'ai pu. Je suis venu me réfugier dans ma chambre pour avancer un peu la lecture du troisième volume des *Mémoires* de Georges-Émile Lapalme. Autant j'ai aimé les deux premiers, autant le troisième me désappointe. Il est assez mal écrit et on sent que l'auteur voudrait en dire davantage. Il hésite, il tergiverse et finalement laisse le lecteur en plan. Il est dans une position un peu difficile, il est vrai. Les années 60 sont celles où, vainqueur, son parti a ouvert tout grand « le paradis du pouvoir ». Mais voilà, il n'est plus le chef. C'est Jean Lesage qui dirige et chacun reste sur ses positions. À certains moments, on se dit : L'auteur va s'ouvrir; il va parler franchement. Mais non ! Il fait une pirouette et va à d'autres choses. Claude Ryan a été sévère pour le livre. Je croyais qu'il exagérait. Mais non; c'est lui qui a raison. Monsieur Lapalme aurait dû s'en tenir aux deux premiers tomes ou accepter de parler franchement. Parfois, il se laisse aller. Et alors, c'est assez charmant. Je pense en particulier à ce qu'il dit des fêtes qui ont accompagné l'ouverture officielle de la délégation du Québec à Paris, dans l'ancien hôtel du Prince Murat, rue Barbet de Jouilly. Quelques jours auparavant, nous avions déjeuné, Germaine et moi, avec les Charles Lussier au Cercle Interallié. Je me rappelle comme il était exaspéré par les demandes venues de toutes parts. Une délégation de membres du parti s'annonçait. Où vais-je les mettre ? nous disait-il.

95

Ailleurs, le texte de Monsieur Lapalme devient vivant quand il parle de l'exposition d'art canadien, tenue à Bordeaux et de l'opposition déjà tranchée entre autorités fédérale et provinciale, qui devait atteindre le point culminant au moment de l'affaire du Gabon. C'est à cette époque que remontent les deux néologismes : gaboniser et gabonaises-ries, qui sont tombés dans l'oubli quand les relations sont devenues plus faciles après la victoire de M. Bourassa et le départ de Claude Morin.

Somme toute, quand M. Lapalme parle de son ministère des Affaires Culturelles, on le sent très à l'aise, heureux de pouvoir dire ce qu'il a voulu comme, hélas, ce qu'on ne l'a pas laissé faire. Il est curieux de voir aussi comme il se heurte déjà à l'Ambassade de Paris, qui s'oppose

à ce qu'on reconnaisse la présence provinciale au niveau des Affaires Étrangères.



Ce midi, à Kingston, nous étions tous d'accord sur la gêne qu'on éprouvait devant le troisième volume des *Mémoires* de Monsieur Lapalme.

96

À la table, il y avait Pierre Juneau et Gérard Filion, qui venaient de nous donner leur texte, l'un sur l'influence américaine à la télévision et l'effort de canadienisation que l'on fait en ce moment et, l'autre, sur l'entreprise plurinationale au Canada. Filion n'est jamais indifférent. Il est rude parfois, mais il ramasse ses idées en quelques phrases percutantes qui font rire ou choquent, mais qui frappent à tout coup. Lapalme qui en parle dit qu'il est rabelaisien. Il a raison.

Gérard Filion nous raconta au dessert que son père était le seul à savoir lire dans tout le rang où il habitait à l'Isle Verte. Certains jours, il réunissait ses amis autour de lui et il leur lisait le journal : la *gazette*, comme disaient ces gens qui pourtant ignoraient tout de l'anglais.

Mais, encore une fois, comme on a mal mangé ce jour-là. Queen's est connue pour la qualité de son enseignement. Brillat Savarin aurait refusé d'y vivre sans doute. Mal manger y est une tradition, comme bien enseigner en est une autre.



J'ai causé assez longuement avec R. P. Il veut revenir à l'enseignement d'ici deux ou trois ans. Il est curieux de voir comme il est difficile pour celui qui aime les travaux intellectuels de faire de l'administration. Il faut pour cela des qualités que le professeur n'a pas généralement et qui lui paraissent sans intérêt. Il devient d'ailleurs de plus en plus difficile de trouver des doyens, des recteurs et même des directeurs d'écoles, surtout au niveau du C. E. G. E. Où règne un esprit de discorde, de réclamations continuelles, d'insatisfaction qui surprend, mais n'étonne pas quand on se rappelle comment l'évolution de l'enseignement s'est faite chez nous depuis quelques années. Le diable est aux vaches, comme on disait familièrement autrefois, alors que la langue subissait encore l'influence de la terre toute proche. Cela ne facilite pas le travail du directeur sur qui est censée reposer l'autorité.

Souvent, ceux qui acceptent ces postes de commande se mettent au-dessus de leur charge et planent jusqu'au moment où ils ont tout le

monde contre eux, parfois ils restent jusqu'à ce que meurtris, bousculés, ils renoncent. Il y a aussi ceux qui sont en place parce que le poste leur rapporte prestige et avantages personnels, alors que par leur mérite, ils devraient donner à l'institution un éclat nouveau. En écrivant cela, je pense à \*\*\* qui, justement, n'a rien apporté à son école qu'un grand désir d'arriver et, il faut le dire, une souplesse d'échine et une habileté qui lui permettent de jeter de la poudre aux yeux.



J'aurais aimé rester à Kingston jusqu'au lendemain pour entendre G. D. parler de l'influence du milieu ouvrier américain sur le syndicalisme canadien. C'est un homme intelligent, qui trouve assez lamentables les attitudes prises par certains chefs ouvriers. Il est prêt à crier casse-cou à ceux qui, malgré des réticences assez fortes et de curieuses réactions de la base, veulent entraîner leurs gens à grands coups de g... sans se rendre compte qu'on ne les suit plus guère. Curieux, mais à noter !

97

Je reviens en autocar. C'est en attendant le départ que je rédige rapidement ces notes. Germaine ne comprend pas que je fasse usage de ce mode de transport en commun. Vraiment, la compagnie a des cars très rapides et très confortables. Ainsi, tout à l'heure, nous reviendrons à Montréal en trois heures, avec un seul arrêt. Dans ces conditions, pourquoi emprunter la route soi-même et se fatiguer au volant alors qu'on peut parfaitement laisser la tâche au chauffeur. Il faut dire que la plupart conduisent très bien.



Cette année, je n'ai pas aimé Queen's comme il y a quelques années. Il semble qu'avec l'essor de l'Université, des immeubles de plus en plus nombreux et de plus en plus impersonnels, le milieu change rapidement. Ce n'est plus l'atmosphère un peu sévère et guindée, suivant la tradition presbytérienne poussée à l'extrême, mais sympathique, que l'on constatait autrefois. Il y a maintenant quelque chose de froid, de matériel, qui choque un peu dans ce cadre si sympathique pendant qu'il était à l'échelle humaine.

Queen's a été longtemps le principal centre de recrutement des hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral. Bien groupés, ses anciens élèves ne laissaient passer aucune occasion de loger un de leurs hommes aux postes de commande. Et, ainsi, s'installaient solidement, dans

*l'Establishment* fédéral, des gens préparés, intelligents et qui remplissaient bien leurs fonctions parce qu'on les avait formés, orientés et appuyés. C'est ainsi que Queen's fut longtemps à la fois une grande école de sciences politiques et, par ses diplômés, l'élément principal du haut fonctionnarisme à Ottawa. Et tout cela, sans en parler, sans se vanter du rôle joué et de l'étendue de la fonction remplie.



98

Ce matin, à l'église, je me demandais pourquoi on nous fait tutoyer le Bon Dieu que les gens de ma génération ont toujours vouvoyé avec respect. On me disait l'autre jour que c'était pour se rapprocher des protestants, qui emploient toujours les mots *Thou* et *Thy* quand ils s'adressent à *God almighty*. Je ne comprends pas, car si *Thou* se retrouve dans la Bible et dans Shakespeare, il ne représente pas du tout la familiarité qu'exprime le vocable *tu*. On tutoie quelqu'un avec qui on est très intime; alors que je ne songerais nullement à dire à mon enfant *Thou shall not do this*, si devant moi il se mettait les doigts dans le nez. Je ne suis pas sérieux? Peut-être, mais je pense vraiment ce que je dis.

---

### La loi 7 et son application

La nouvelle loi des assurances au Québec, dite no 7, contient un certain nombre de dispositions nouvelles. Nous nous proposons de les étudier dans notre prochain numéro. Pour l'instant, notons l'une d'elles que signale la B. A. C., ce chien de garde de l'industrie: « L'article 420 stipule que le lieutenant-gouverneur en conseil peut fixer, pour tout assureur exerçant au Québec, la probation de son actif qui doit être investie au Québec et faire du respect de cette mesure la condition de l'octroi ou du renouvellement de son permis. Cette proportion est déterminée en fonction des engagements de l'assureur envers ses assurés au Québec ». Mesure valable assurément. Il reste à savoir comment elle sera appliquée. J. H.